

LE

PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

31, Rue Cadet. — PARIS

Ouverts de 9 heures du matin à midi

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

Toujours l'Esclavage!

ÇA Y EST EN PLEIN, FOUTRE !

Ah, sacré tonnerre de nom de dieu, faut que nous soyons bougrement avachis, pour que les charognes qui nous gouvernent osent réduire des pauvres bougras à l'état complet d'esclaves, comme ils viennent de le faire à Firminy et à La Roche.

Et y a pas à barguigner, c'est

l'esclavage complet, aussi dégueulasse qu'il a jamais été, que le préfet de Saint-Etienne vient de rétablir. Au fait, nom de dieu, voici de quoi il retourne :

A La Roche et à Firminy, les mineurs se sont foutus en grève ; les mécaniciens ont lâché le turbin, en bons frangins, pour don-

ner un coup d'épaule aux co-pains.
 Sale coup, pour la Compagnie, nom de dieu! Dans cet état, elle était forcée d'en passer par les conditions des mineurs; sans ça, c'était la ruine! Faute d'entre-tien, le feu se foutait aux galeries, dans un endroit; et dans un autre, l'eau les inondait. En un rien de temps, elles auraient été foutues.

Eh bien, savez-vous ce qu'ont fait nos salops de gouvernants? Les grosses crapules de la Compagnie ont été trouver le préfet et l'ont pistonné dare dare.

Si bien que le préfet a choppé quarante-cinq mineurs, et les a menacés de les faire conduire à la mine par les gendarmes, s'ils ne voulaient pas y aller de bon cœur. Dame, cette putain d'autorité en impose toujours. Les pauvres bougres sont descendus. Et ils bâchent, les malheureux, pour tenir les galeries en bon état: maintenant, les copains peuvent faire grève tant qu'ils voudront, les grosses légumes s'en foutent, ils peuvent attendre!

Ah, tas de brigands de gouvernementaux! Est-ce que vous entrenez les boyaux des mineurs en même temps? Foutre, laissez crever des centaines de pauvres bougres, est autrement sérieux que de laisser dégrader une mine, nom de dieu!

Quiche! les camaros peuvent bien crever. Vous prenez parti pour les richards; vous vous foutiez du côté des exploiteurs, des voleurs: qui se ressemble s'assemble!

Pardine, vous avez une riban-

belle de mauvaises raisons à pousser, pour expliquer cette ignoble réquisition de mineurs, qui est, sans phrases, le rétablissement de l'esclavage.

D'après vos putaines de loi, les mines appartiennent à l'Etat, qui les loue à des exploiteurs. Le jour où les mines sont en danger d'avaros, vous avez le droit de foutre votre nez dans l'affaire, pour qu'elles nesoient pas abimées.

Eh bien, si vous suiviez votre loi, vous devriez donner tort aux crapules de la Compagnie; car enfin, c'est de leur faute, si les mineurs ne continuent pas à sortir du charbon.

Ils ne demandent que ça, les pauvres bougres, turbiner! Seulement, s'ils s'esquintent le tempérament, ils veulent au moins avoir un morceau de pain pour se caler les joues.

C'est pas l'avis des patrons; ils veulent que les pauvres bougres triment dur et crévent la misère complète.

Ça dure un temps, nom de dieu, un jour ça pète! Les mineurs réclament un morceau plus gros. Oh, ils ne sont pas féroces les pauvres gas, eux qui devraient tout exiger, eux qui ont droit de tout prendre, ils se contenteraient d'une lichette de pain.

Eh bien, cette lichette, on la leur refuse, mille bombes?

Alors quoi!

« Crever pour crever, vaut encore mieux crever à la maison, que crever en se tuant au turbin... » se disent les pauvres bougres; et ils lâchent le pie, foutent la lampe dans un coin, et se rentrent au coron, la tête basse.

C'est alors que vous foutiez votre gniase dans la chose, vous autres, bandits gouvernementaux. Et sans même vous poser la question pour savoir qui a tort; vous donnez raison aux richards

Ça coule de source! Car, nom d'un pétard, votre seule fonction est de protéger les fripouilles.

Hélas, tous les pauvres bougres ne le comprennent pas: y en a qui voudraient que vous examiniez franchement la question, avant de vous prononcer contre eux.

C'est demander la lune, foutre! Pourtant, si gnolard que ce soit, les mineurs de Firminy et de la Roche, en sont encore là, les malheureux!

Ah, les bonnes têtes! Ainsi quelque chose d'épastrouillant, de plus renversant encore: le rati-chon de Firminy, un sale corbeau s'il y en a, a su si bien retourner les bons bougres, qu'ils ont accepté son intermédiaire pour discuter avec la Compagnie.

Or, pas besoin de dire que cet animal est comme cul et chemise avec la bande patronale: il fail leur jeu, le cochon! En se mêlant de la grève, il n'a qu'un but: faire traîner les choses en longueur, pour que les mineurs épuisés soient obligés de se refoutre au cou le collier de misère, sans avoir rien obtenu.

..

Reste à voir, si ça prendra, mille bombes! Savez-vous que vos satanées rosseries pourraient bien rendre les mineurs enragés.

A force d'être roulés, ils peuvent saisir la vraie nuance, et

comprendre que la grève, c'est tout bonnement la guerre.

Or, à la guerre, que cherche-t-on? A faire du mal à l'ennemi, afin de le foutre rapidement à cul.

Les grosses légumes de la Compagnie le savent, aussi elles font roulardement la guerre; elles s'arrangent de façon que les pauvres bougres crévent la faim, et en même temps elles font protéger leurs galeries pour qu'elles ne s'abiment pas.

Les bons bougres n'ont qu'à retourner la question comme un gant, pour savoir ce qu'ils ont à faire; ce qui est utile à la Compagnie est mauvais pour eux:

« Elle veut que nous crévions la faim? Y a rien de fait!... Elle veut que sa mine reste en bon état? Ah zût, alors... »

Eh, les grosses charognes, savez-vous qu'il y a pas besoin d'avoir inventé le marteau à bomber les verres à lunettes pour se faire ce raisonnement?

De sorte qu'il ne faudrait pas trop vous épater, si une de ses nuits, les moutons que vous croyez avoir mâtés devenaient enragés! Si, ces pauvres bougres que vous venez de réduire à un esclavage, aussi dégueulasse que celui des anciens temps, se rebiffaient carrément et se foutaient à tout saccager.

Oh là là! Elle serait propre la mine! Les ventilateurs voleraient en l'air comme une merde; toutes les mécaniques seraient en miettes, et pas bêtes du tout, les mineurs se caleraient les joues; y a de la boustifaille partout, s'agit que de l'agripper!

DES AFFICHES!

Les affiches, c'est quelque chose de très bath! c'est une rallonge foutue au journal, c'est même plus qu'une rallonge, non de dieu, c'est le journal gratuit foutu sous les quinquas de tous.

En effet, un canard n'est acheté que par les gas qui ont la possibilité et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

Pas exemple qu'un pauvre bouillie et la volonté.

bougres de faire des affiches à tirarigot, les jean-foutres ont collé sur chaque affiche un impôt formidable.

Des copains se disent : « Y a qu'à faire des affiches et à les coller sans timbre!... » Mais alors, vous ne remplissez pas le but, qui est de foutre l'imprimé sous les yeux de tous. Sans timbre, une affiche est vivement arrachée par les sergots, avant que personne ait pu se l'appuyer.

En outre, on ne peut en coller qu'une demi-douzaine, car il y a tellement de risques à courir, que beaucoup se disent : « Le jeu n'en vaut pas la chandelle... »

Y a pas, il en est de ça comme d'un tas de choses, dans la garce de société bourgeoise: faut subir la légalité! On renaude, mais on la subit tout de même.

Ceci dit, le Père Peinard veut se fendre d'une nouvelle affiche au populo.

Les bouffe-galette viennent de radiner à l'Aquarium: la petite comédie va recommencer; c'est le moment d'en foutre un coup, et de dire aux pauvres bougres ce qui en est.

De toutes les promesses de réformes que ces salops ont faites y a un an, que reste-t-il? Du vent. Pardine, les zigues d'attaque savent qu'il ne pouvait pas en être autrement; hélas, ils ne sont pas assez à la savoir!

C'est pourquoi, faut, une fois de plus, le rabacher aux camaros qui se sont laissés monter le coup par la fripouillerie gouvernementale, et ajouter, qu'en dehors du chambardelement général, y a rien à attendre qu'une augmentation de mistouffles.

L'affiche aura le format habituel, et paraîtra avec le n° 85 du Père Peinard.

Les camaros qui en désirent, feront pas mal d'envoyer le montant en même temps que la demande, à raison de un franc les dix affiches, et de huit francs le cent, timbre et port compris.

Le Père Peinard voudrait bien la donner gratis pro deo, mais y a pas mèche; donc aux copains de donner un bon coup d'épaule.

Tachez, les aminches, que les demandes rappiquent dare dare, de façon qu'elles soient à Paris lundi ou mardi au plus tard.

En outre l'affiche sera donnée en supplément avec le n° 85. Si pour cette occase, il faut augmenter les envois, ne ratez pas le coche.

Surtout, les copains, pas de blague, ce serait une sale histoire que de coller l'affiche-supplémentaire sans timbre: c'est sur pas celui qui aurait collé l'affiche que les avaros tomberaient, mais bien sur le Père Peinard. Ce serait une sale blague qui n'en vaut pas le coup.

CHOUETTES LES ANGLAIS!

Décidément, nom de dieu, les troubades anglais se foutent à donner le bon exemple aux pioupious des autres patelins. Ils n'en pincent plus, pour être menés à la guerre comme des moutons à l'abattoir.

Déjà, le Père Peinard a conté quelques-uns de leurs coups: un jour, c'était des troubades qui chambardaient tout dans les casernes, un autre jour, d'autres gas refusaient de foutre des coups de flingot sur les grévistes.

Voici plus bath, mille bombes! Un détachement qui était en garnison à l'île de Guernesey, reçoit l'ordre de s'embarquer pour aller se

faire crever la peau dans l'Inde.

Le clairon sonne le rassemblement: macache bono, je t'en fous! personne ne rappelle; les copains ne veulent rien savoir, de sorte que, de rassemblements, y a tout juste les officiers.

Les troubades se réunissent de leur côté à deux cents, et après avoir jaspiné un brin, décident de ne pas marcher.

Seulement pas assez mariales, ils se sont laissés roustir les flingots par les officiers: les galonnés ont profité du moment où les gas discutaitaient pour les faire embarquer.

De sorte, nom de dieu, que les troubades se sont trouvés le bec dans l'eau: quoi foutre, sans fusils! mince de gueule, qu'ils faisaient: la rage au ventre il leur a fallu s'embarquer.

Leur rouspétance durait déjà depuis un brin de temps: ainsi, la veille ils avaient envahi la cantine et s'étaient empli les boyaux avec tout ce qui leur tombait sous la patte. Ça les changeait de la ratatouille dégueulasse qu'on leur fout à bouffer.

Y a pas, nom de dieu, ça prend une sale tournure! La vieille soularde Victoria n'a qu'à se dépêcher à crever dans son pieu royal, si elle ne veut pas danser un chouette rigodon, pas piqué des vers: si elle n'a que ses troubades pour la défendre contre le populo, elle pourrait bien prendre un billet pour aller rendre visite aux étoiles.

Pour en revenir aux pioupious en question, les voilà embarqués pour les Indes.

Que vont-ils foutre là-bas? Assassiner des pauvres bougres que les richards anglais tiennent sous leur coupe.

Autrefois les Indes c'était un beau

patelin - y avait de belles récoltes, la culture s'y faisait chouette; sans être heureux, le populo de l'Asie n'était pas aussi mi-couffier que celui d'Europe. Depuis que les anglais ont envahi le pays, tout ça est changé, nom de dieu!

Ils ont tout dévasté. Les bandits! Là où poussaient de riches récoltes, on poussait de la boue; il ne pousse plus que des cailloux; les pauvres bougres ne bouffent plus à leur faim, ils sont maigres comme des centaines de clous.

S'ils la trouvent mauvaise, les anglais leur répondent: « Quoi donc? On vient vous civiliser, et vous n'êtes pas contents!... Quelles méchantes gens vous faites! Attendez, on va vous mettre à la raison... »

Turellement c'est à coups de flingots qu'on les fout à la raison: ça ne se demande pas!

Enfin, quoi! C'est le même fourbi que les français au Tonkin.

Reste à savoir, si les troupes qu'on vient d'embarquer de force, seront assez vachis pour canarder les Indiens. Nom d'un pétard, après le nerf dont ils font preuve, ça serait pitoyable!

Bast, faut espérer qu'ils préféreront se venger des galonnés qui les tiennent muselés. S'ils en ont l'intention, c'est pas les occasions qui leur manqueront: c'est si facile, quand on veut, à des centaines qu'on est, de faire boire un bouillon à la grande gamelle, aux dix ou douze bandits qui vous mènent par le bout du nez!

Pierre et Dida

J'avais bougrement raison, nom de dieu, en disant, y a trois semaines, que le drame d'amour de Ville-d'Avray avait été occasionné par les bassinoires familiales.

On se souvient du machin: Pierre

Vladimirof et la gonzesse qu'il aimait, Mme Dida, étaient en train de se becqueter, quand ils foutent sur le tapis la sale question du mariage.

Elle explique à son copain qu'il y a pas méche de se marier ensemble, vu qu'il est sans le sou et que, elle, est très calée. Pierre perd la tête, lui fout des coups de révolver dans la gueule et la tue net.

Eh oui, c'est la famille qui est cause de tout, nom de dieu! Le père de Mme Dida avait bougrement pistonné sa fille: « Voyons, épouser un petit monsieur qui n'a rien de rien, tu n'y penses pas... C'est un mauvais parti... »

« Mais j'en tiens pour lui! Je l'aime!... » avait beau seriner Dida, le paternel ne voulait rien savoir; à son avis, fallait être écrivain pour prendre un homme selon son cœur, sans tâter ses sacs d'écus.

Il est bien avancé, maintenant! Voilà ce que c'est que de donner la préférence aux billets de banque.

Il aurait bougrement mieux valu que les amoureux fassent leurs galipètes, se donnent du bonheur à gogo. Puis, quand ils en auraient eu plein le dos, ils se seraient dit: Bonjour, bonsoir!

Et le scandale? Ça déshonorerait la famille! Zut, pour l'honneur et la famille, nom de dieu! S'agit d'être le moins malheureux possible; et l'existence se dévide assez vite, pour qu'on ne rate pas les bonnes occasions.

Si un chacun se foutait ça dans la cabôche, eh bien, on ne verrait plus de tristes histoires comme celle de Dida et de Pierre.

Histoires de Caserne

Le service dans les hopitaux militaires de Paris est, d'un bout de

l'année à l'autre, fait par des réservistes ou des dispensés.

Turellement c'est eux, qui en cas de guerre feraient le service des ambulances, et tous les fourbis du même tonneau.

L'autre jour radine un copain: « Eh bien, ma vieille branche, comment va? Et le métier est-ce qu'il est entré dans ta bouillotte? »

— J.e métier! ah zut, alors, j'en sais pas plus aujourd'hui qu'avant. Non, vrai, on se figure pas quelle vaste couillonade c'est que les vingt-huit jours. Entre nous, ça ne fait pas de mal; ça emmerde un tas de gas qui préféreraient rester chez eux: si ce sont des pauvres bougres, ça les fout dans la mistouffe plus que jamais, le loyer court quand même, et la femme ne boulotte guère; si ce sont des types un peu calés, ils renaudent d'être obligés de lâcher leurs affaires.

Aussi, mon vieux, faut entendre: la Patrie, ce qu'on l'a quelque part! Et, ce qui fout encore plus à ressaut, c'est qu'on est forcés de voir que tout ça n'est pas sérieux, et que ce que les jean-foutres du gouvernement en font, c'est pour emmerder le pauvre monde.

Pas besoin de te dire, qu'on se fout vite d'accord, et que du premier jusqu'au dernier, tous voudraient que ça pète ou que ça casse. Sais-tu? J'en suis venu à me dire qu'au lieu de désertier, vaudrait peut-être mieux que les zignes d'attaque aillent à la caserne, ils feraient de chouettes recrues pour la Sociale!

Nous vois-tu pas, désertant l'atelier, désertant tous les endroits où va le populo! Alors quoi, comment faire entrer les idées dans la cabôche des bons bougres qui ne savent pas, si on ne se mélange pas à eux, si on ne vit pas avec eux?

Et ils sont prêts, dans les casernes! Ils sont à point, nom de dieu.

Les meilleurs, c'est ceux qui arrivent de la campluche, ils n'ont pas la boussole farcie d'un tas de gneries politiques comme ceux de la ville. Aussi, pourvu que ton raisonnement soit just: et logique, ils y mordent carrément!

— Autre chose, comment ça s'est-il passé, te l'es-tu foulée?

— Sur que non, mon vieux! On bibelotte quasiment en famille.

Je vas te dire: les réservistes rapliquent; la première chose qu'on leur ingurgite c'est la théorie. On vous en fourre jusqu'à la gauche, nom de dieu! Le cabot vous débite ça, vivement, on dirait d'une fontaine qui pisse. Turellement, personne n'y a rien compris: ça ne fout rien! on est sensés savoir la théorie par cœur; une fois le premier jour passé, vous n'entendez pas plus parler de théorie que si elle n'existait pas.

D'ailleurs le cabot se dépêche de lire. Il finit au plus vite, et passe à une théorie plus galbeuse: il conte des histoires rigolotes, indique les bons bistrots, le coup de la cuisine.

Ce qu'il ne manque jamais de dire, nom de dieu, c'est qu'on doit se soumettre à tous les caprices et à toutes les exigences des bonnes sœurs.

— Comment! Des bonnes sœurs! Y a donc encore de ces sales garces dans les hopitaux militaires?

— Je ne sais pas s'il y en a partout, mais je le crois; dans tous les cas, là où j'étais, c'en est farci. Et tu as bougrement raison, ce sont de vraies garces!

Le cabot vous avertit: « Faites tout ce qu'elles vous diront. Sur-tout, si elles en pincant pour votre gueule ne faites pas le Joseph: ça vous jouerait un mauvais tour... »

Ce qu'elles s'en payent des bosses les typasses! Elles ne craquent pas dessus. Si ça leur plait, c'est leur affaire, pas! Seule-

ment qu'elles ne fassent pas les béguicules, nom de dieu!

Tiens, pas plus tard qu'une quinzaine, sœur Marie a déguerpi avec un ventre aussi gros que le dôme du Val de Grâce : on l'a parquée du côté de la rue du Bac.

Mais c'est rare, ces machines-là : habituellement elles emploient des tracs pour se faire désentfer. Oh, elles sont à la coule!

Y a pas mal d'histoires qui circulent dans les hôpitaux sur ces sales vaches. Je ne veux t'en conter qu'une : c'est celle d'une bonne sœur qui a fait passer un type au cossé.

On les avait paumés en conversation plus que particulière, — et c'était pas la première fois qu'ils se causaient de cette façon... La garce, pour sauver sa réputation, se frotte à brailler « au viol! » Turellement on foute le gas à la boîte, et il écoppe de ses cinq ans.

Il serait encore en train de les tarrer, sans un bon copain, qui connaissait le fourbi, et qu'a manœuvré pour le sortir de là.

Il a fait du plat à la garce, qui tu penses, ne demandait pas mieux, que de se laisser faire. Pour lors, un jour de rendez-vous, il a prié des camaros de venir constater le cas. On les a pris sur le tas, et dame, il a bien fallu foutre en liberté le pauvre type qu'elle accusait de l'avoir violé.

La charité est une chose très bath, les bonnes sœurs la pratiquent à leur façon.

Ce qu'elle s'entendent à faire de la propagande pour leur putaine de religion!

Les malades qui font les saintes-nitouches, disent bien leur prière, on leur rince la dalle, on leur foute du banyuls, des cigares, un tas de douceurs.

Les impies se tapent : ils peuvent bien crever!

Les plus soignés c'est ceux qui vont chanter à la messe. L'aumônier leur bourre les poches de sucres d'orge ou de cigares.

En voilà encore un salopiot qui s'engraisse, l'aumônier! En plus de ses appointements, on lui foute un tant, par malade qui casse sa pipe, pour dire des messes. Aussi on s'y entend à les faire claquer!

Dès qu'un pauvre bougre à l'air de tourner au machabée, vite, crainte qu'il n'en réchappe on allume des cierges autour de son pieu, et les bonnes sœurs se foutent à marmotter des prières. Y a de quoi faire crever un bien portant!

— En voilà un truc de foutre des cierges et de faire des fumisteries au lit d'un malade!

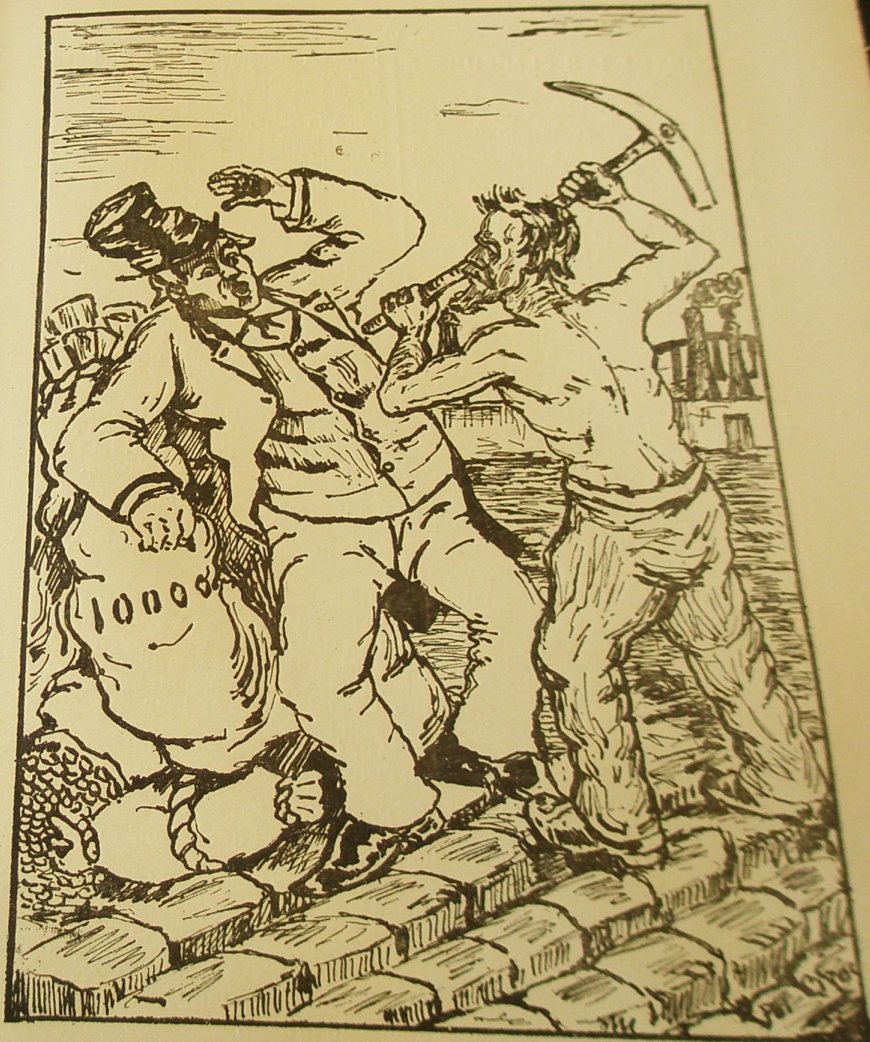
— C'est l'habitude! toute la salle sait que quand on allume des cierges, c'est que vous êtes foutu. Aussi le pauvre bougre se frappe l'esprit, et dévisse son billard en un rien de temps.

C'est ce qui est arrivé dernièrement à un gas qui avait attrapé une inflammation, après une marche forcée aux grandes manœuvres.

Quand il a vu les cierges, il s'est foutu à brailler, à pleurer, à appeler son père, sa mère : c'était pas gai! Ça l'a tellement retourné, de voir l'attirail de la mort autour de lui, qu'un moment après il était claqué.

— Mille tonnerres, c'est horrible ce que tu me contes! Et dire que tout ça se passe à Paris. Et que des types viennent vous dire que la religion est dans le sciau : une religion, ça ne creve pas comme ça! Tant qu'il y aura des églises debout, tant qu'on laissera vivre un rati-chon, y aura de la religion, nom de dieu!

C'est pas tout ça, remettons à la semaine prochaine tes histoires de caserne.



ÇA ARRIVERA! NOM DE DIEU!

CONTRE LES PLACEURS

Ça a roulé ferme, nom de dieu, mardi soir à la Bourse du Travail. C'était les gas de l'alimentation qui recommençaient la rouspétance contre les bureaux de placement.

En font-ils des magnés depuis des années, les pauvres bougres ! Et pour arriver à quoi ? A être aussi avancés que le premier jour.

C'est qu'ils ont fait un sacré apprentissage : ils ont commencé par pétitionner à tire-larigot ; puis ils ont été trouver des bouffe-galette, qui turellement promettaient tout ce qu'on leur demandait.

Voyant qu'en allant à l' Aquarium rien ne venait, ils ont été trouver les volatiles du conseil municipal : oh, ça a été kif-kif ! Et des promesses à plein panier ! mais rien que ça, nom de dieu.

Aussi ils en ont soupé de toutes ces ballades pour la peau. Ils ont saisi le joint, et voient qu'il y a pas méche de compter sur personne : « faut faire sa besogne soi-même ! » qu'ils se disent.

Et de fait, ils se préparent à se couer les nœcs aux placeurs d'une chouette façon.

Quoique ça, ils ne perdent pas de vue les vrais exploités : pour l'instant ils s'en prennent aux racoleurs qui les foutent dans les griffes des singes, mais ils ne s'en tiendront pas là, et quand l'occase s'en présentera, c'est de bon cœur qu'ils casseront la gueule aux patrons.

LES GRÈVES

Calais. — Ça va toujours cahin-caha : les tullistes se chamaillent avec les patrons, sans aboutir à rien, nom de dieu.

C'est naturel qu'il n'arrive pas à s'entendre ; pour que les pauvres

bougres acceptent les conditions des singes, faut qu'il y ait plus méche de faire autrement.

Le jour où il y a plus de croustille à la boîte, ils sont forcés de se soumettre : et il leur faudra courber la tête, mille bombes, jusqu'au jour où ils seront assez marioles pour se rebiffer et envoyer carrément dinguer les patrons.

..

Tarare. — Là aussi, la grève continue ; les patrons ne veulent rien savoir.

Comme les exploités de Calais, ils attendent, les cochons, que les pauvres bougres soient réduits à la purée complète, pour qu'ils soient forcés d'en passer par où ils voudront.

Ça durera, ce que ça durera, nom de dieu ! Un jour ou l'autre ça cassera, foutre, et alors gare ! La peau du dos leur cuira, aux singes.

Et les ouvriers pas bêtes, après avoir foutu le grappin sur les usines et sur tout l'attirail de production, feront marcher le tout à leur profit.

**

Saint-Etienne. — Y a eu un peu de chabanais à Firminy et à la Roche. Une flopée de grévistes, en partie des femmes, sont tombés sur des gendarmes et leur ont foutu des pierres.

Ah, les tyresses des mines n'ont pas froid aux yeux, faut pas leur en promettre, sacré pétard !

Elle sont d'attaque, les bonnes bougresses, et quand elles vont de l'avant, ça chauffe.

Y a eu des arrestations, turellement ; sur seize de paumés, y avait neuf femmes.

Ils sont tous passés en condamnation à St-Etienne, et ont écopé, sauf deux, chacun de quelques jours de prison.

Sales jean-foutres de la haute, si vous croyez fermer le bec aux pauvres bougres par des rosseries de ce genre, vous vous foutez le doigt dans l'œil, jusqu'au nombril.

Vous ne faites qu'augmenter leur haine, pour toutes les crapules de votre genre.

LA GRÈVE DE CARVIN

Drocourt, 20 octobre,

Mon vieux Peinard,

Je tiens à te renseigner un peu sur ce qui se passe dans notre bassin houillier du Pas-de-Calais.

La situation commence à être tendue, car on vient de remettre 30 livrets aux grévistes de Carvin. Ils font un peu de chahut, mais ce couillon de Lamendin ne leur prêche que calme et résignation, et les pauvres bougres de mineurs coupent dans le panneau, tellement ils sont encore inapte-d'utilisables d'idées de jésuiterie et de rengaines de bourgeois.

Pourtant le coup des livrets pourrait bien changer le tableau, et le proverbe « la taim fait sortir le loup du bois » pourrait bien se trouver appliqué.

Les bons bougres de Carvin, comme de tout le Pas-de-Calais, sont encore empoisonnés par les préjugés bourgeois et la peste religieuse ; ils ne connaissent pas les bonnes théories sociales et anarchos.

Ils ont du nerf, ils tiennent bon, les bougres ! Mais ils ne comprennent pas que quand ils auront recommencé à turbiner, et qu'ils seront affolés par la misère qu'ils auront subie pendant la grève, la Compagnie aura bientôt fait de leur reprendre les concessions qu'elle aura faites, — en admettant qu'elle en fasse.

Les 20 0/0 que les Compagnies ont donné ont bien vite disparu par la baisse des prix, et on ne reçoit pas plus maintenant, qu'avant. Au surplus, la croustille augmente énormément.

Enfin, c'est de la propagande qu'il nous faut ! Pour cela nous avons encore beaucoup d'ouvrage à faire. Espérons, qu'à force d'être roulés, les bons bougres ouvriront les quinquets, et enverront au diable : augmentation de salaires, règlements, heures de travail, et toutes les foutaises qui ne servent qu'à nous aveugler pour mieux nous exploiter.

Si ça pouvait être ce coup-ci ! Et qu'ils comprennent que le vieux monde est fini, que nous devons faire nos affaires nous mêmes, détruire l'ignorance et foutre les exploités dans les puits.

Je te serre la cuillère.

Un mineur qui la connaît

Babillarde belge.

La Louvière 20 octobre 90.

L'on vient ici de voter pour les conseils communaux : histoire de remplacer les cochons gras, par des cochons maigres, qui n'ont qu'une idée en tête : s'engraisser ferme.

A côté de toute la racaille bourgeoise qui faisait des magnés pour décrocher la timbale, un tas de socialistes leur ont fait la pige.

Ils sont pas mal de chefs du parti ouvrier belge qui en pincent pour la députation, et qui se foutent sur les rangs dès qu'il y a une élection, tant petite soit-elle.

C'est une sacrée maladie qu'ils ont là, bondieu ! ainsi un des mufles, ne vient-il pas de s'adresser aux copains en ces termes : « J'espère, MM. les électeurs, que vous voterez

pour moi... » En voilà du boniment : Messieurs les électeurs, long comme le bras. Si après ça, les ouvriers ne sont pas contents, faut avouer qu'on est bien difficiles.

Le mieux, c'est que dans la commune s'est presque tous copains : on ne l'a guère à la bonne : « en voilà un drôle de socialo ; qui nous traite de messieurs, que chacun se dit, on s'en fout de son messieurs !... »

Aussi, c'est malheureux que nous n'ayons pas d'orateur ; si nous avions un bon fieu qui ait du bagout, pour nous donner un coup de main, elle serait vite rasée la chapelle électorale ; ça serait vivement fait de foutre en l'air les rabachages des fumistes, socialos à la manque, ainsi que des autres saloplots.

Enfin, faut nous contenter comme nous sommes. On y va bon train ; nous nous fendons le plus possible, afin que le populo fasse risette à la Sociale.

Un anarcho.

Quelle dégoutation, nom de dieu, c'est partout qu'on fait perdre la boule au populo, avec cette sale fumisterie électorale.

Dimanche dernier, toute la Belgique était en l'air, pour foutre en place des conseillers municipaux.

La bataille avait lieu entre libéraux et catholiques : c'est du même tonneau, ces deux partis, tous bourgeois !

Les socialos ont foutu leur grain de sel dans cette cochonnerie. Je vous demande un peu, ce qu'ils avaient à foutre leur nez là-dedans ?

Un tas de bougres s'emmerdent à l'atelier ; ils ont une envie qui les crève d'arriver à quelque chose : c'est pour ça qu'ils en tiennent tant pour le vote. S'ils étaient sûrs de n'être jamais candidats et de n'être jamais nommés, y aurait rien de

fait, nom de dieu ! Ils s'occuperaient des questions qui intéressent les ouvriers ; de la question de croustille, et des moyens de foutre au rancard les patrons.

Au lieu de ça, ils font leur possible pour empaumer les copains, et leur faire croire qu'avec des torches-culs électoraux, on peut arriver à améliorer son sort.

Là-bas, c'est pas comme en France, tout le monde ne vote pas, y a pas le suffrage universel. Les ambitieux en profitent, ils enfourchent ce dada et braillent comme des bourriques qu'il faut le dégouter. Quand on l'aura, les pains de quatre livres, ça tombera comme la grêle, la bière pissera dans les ruisseaux.

Pauvres camaros ! Vous serez aussi bien échaudés avec le suffrage universel, qu'avec le suffrage restreint.

Puis, quand vous en aurez soupiré, quand vous aurez tiré la langue bien longtemps, vous vous mordrez les pouces.

« Si on avait su !... » Eh oui, si on savait ! Mais l'emmerdant, c'est qu'il y a un tas de jean-foutres qui vous empêchent de savoir.

Aujourd'hui, il leur faut turbiner pour vivre, tout comme les frères et amis ; s'ils avaient la veine d'être élus, ils se gobegeaient chouette-ment, et sans en foutre un coup.

Quand ils affirment qu'avec le suffrage universel, en deux temps et trois mouvements, la question sociale sera résolue, ils ne disent qu'une moitié de mensonge.

En effet, si le suffrage universel leur donne une chouette place, la question sociale sera résolue pour eux, mais rien que pour eux, nom de dieu ! Le populo continuera à bouffer des briques à la sauce aux cail-loux.

Mohon, atelier du chemin de fer de l'Est. (Ardennes.)

Mon vieux Peinard,

Je travaille en qualité de manoeuvre dans le baigne de la Compagnie, et je gagne 3 francs par jour pour 10 heures, d'un turbin pénible. Quand on a bûché 10 heures, sous l'œil d'un garde-chiourme et d'un contre-coup qui gueule comme une baleine ; on est contents de rentrer chez soi pour avaler un plat de canada. Le lendemain on recommence cette vie de galérien, et ainsi de suite jusqu'au moment où devenu trop vieux, on vous fout dehors, comme ne produisant plus assez pour emplir les coffres-fort des actionnaires.

Si on a un service de 18 à 30 ans on vous donne un petit os à ronger : mais, foutre, c'est pas un os à moelle ! Y a pas gras avec leur pension, qui varie entre huit sous et dix-neuf sous par jour.

Parlons un peu du travail qui se fait dans ce baigne : aux forges, ou on sue sang et eau, la journée des forgerons varie de 4 fr. à 5 fr. 75 ; celle des frappeurs est de 3 fr. 25 ; défense de quitter l'enclume où ils sont rivés, défense de fumer, ou 2 fr. d'amende. Il faut être là cinq heures, attachés à la chaîne, avec sur le poil une sale engeance de contre-coup et de chef d'atelier : mauvaise graine, que ces types là ; ça devrait être mis dans l'impossibilité de nuire !

Aux forges, le travail se fait aux pièces, et on donne aux forgerons le droit de monter à 40 cent. du cent ; c'est-à-dire que pour une journée, un frappeur fait un bono de dix-huit à vingt-cinq sous : faut pas faire plus, bondieu ! sans quoi, gare au rasoir ; le contre-coup ne se gêne pas pour vous rabotter :

« Dites donc, vous, qu'il fait, la commande presse, il me la faut pour tel jour. »

— Mais mossieu, que dit l'ouvrier, mon bon de commande porte tant, et il me faut tant de jours, ou bien on me rognera.

— C'est bon, que répond le muffle, ça vous sera payé. »

La commande finie il ne redonne plus du même travail à l'ouvrier, il le donne à un autre ; celui-ci fait la tête, en voyant son bon de commande : « Mais mossieu, ces pièces sont payées plus cher que ça... »

— Oui, seulement on les a rognées, que réplique le contre-maitre ; c'est un tel qui en est cause, il a monté trop haut. »

Et le tour est joué ! Si l'ouvrier n'en veut pas, il n'a qu'à prendre son compte.

Ah, nom de dieu, on baisse la tête, on accepte les diminutions ! Voilà, c'est la faim qui nous discipline. Et dire que pas un, ne fout un gnon dans la gueule à ce vieux salop. Ah, patience ! La haine que nous avons au cœur éclatera un jour, et alors, gare aux exploités et à leurs chiens de garde.

Un forçat des ateliers de la Compagnie de l'Est.

(5)

LES

AVENTURES DU PÈRE PEINARD

EN 1900

CHAPITRE III (suite)

L'aspect d'Alger.

— Déjà sorti, Vialord ? Nom de dieu, l'es matinal ! Oui, oui, grimpe ! Que j'y réponds.

En deux bonds il était rendu, on se serre la pince, on se pose les questions habituelles sur le roupillage et la santé. Lasticot qui avait pioncé dans une chambre à côté raplique :

- Tas pas mal aux cheveux ?
- Oh non, j'étais bien un peu rond, mais c'est de bon picolo que nous avons lampé ; il ne vient pas de Bercey, ça chauffe, mais ça ne fout pas la gueule de bois.

- C'est pas tout ça, les amis ; faut songer à vous fu-quer, qu'interrompt Vialord. Vous allez vous préparer, et nous irons vous nipper à un magasin qui est pas trop éloigné. Ensuite, je vous piloterai dans la ville : il faut que vous voyez, que vous vous rendiez compte comment tout fonctionne ; surtout vous, Tartouillard !
En un rien de temps on fut préparés ; nous nous foutimes en route illico.

De la fenêtre, je m'étais à peu près rendu compte de ce qu'était la rue. D'autant plus facilement, que sauf la propriété qui était épatante, elle ne différait guère de l'aspect d'une ancienne rue de Paris.

Les voitures, les tramways, les vélocipèdes, tout ça circulait sans avaros. Outre la partie réservée aux tramways, et ou étaient placés les rails, une autre était réservée aux voitures, une autre aux vélos. Evidemment, voiture ou vélos, pouvaient circuler ou bon leur semblait, sans crainte des contraventions ; mais comme ils trouvaient leur intérêt à rester sur leur terrain, vu qu'ils pouvaient aller plus rondement, ils n'étaient pas assez moules pour empiéter sur le voisin.

Aux angles des rues, chacun ralentissait, et tout le croissement se faisait sans embrouillamini !

Quand aux piétons, chacun prenait son chemin comme il voulait, on se rangeait, on cédait le trottoir à une vieille personne, ou à un gosse.

C'était pas nouveau pour moi, ce tableau. Autrefois, j'avais vu aux Halles de Paris, quelque chose de pareil : le matin, y avait un grouillement des cinq cent diables ! Un monde épatant ; on était serrés comme des harengs dans un baril. Malgré ça, y avait presque jamais de grabuge ; chacun s'arrangeait comme il voulait, ou comme il pouvait, et sans faire de mistouffe à son voisin. Et pourtant, des grands types, circulaient dans la foule avec d'énormes papiers sur la tête, d'autres avec des sacs

sur le dos ; on se rangeait devant eux, et tout était dit.

De police on n'en voyait pas. Le sale gouvernement qu'on avait, malgré son idée de vouloir quand même brider le populo, n'avait pu arriver à régenter la marche de chacun ; de sorte, qu'il était forcé de laisser les piétons circuler en pleine liberté.

A Alger, c'était encore bien mieux que dans l'ancien Paris : là, c'était à qui rendrait service à l'autre. Pas de danger qu'on poucule un gosse, ou qu'il reçoive une bourrade, chacun y veillait, sans se détourner de son chemin.

Tartouillard avait l'air embêté, il reluquait de droite et de gauche.

- Qu'avez-vous donc ? que lui fait Vialord.

- Ce que j'ai ?... C'est une vieille habitude qui me tarabuste. Tous les matins, sur la Cannebière, je m'étais imposé de donner un sou à un pauvre : on fait ce qu'on peut, pas ! Cette habitude me revient ; tant que j'étais en prison je n'y pensais pas. Me voilà en liberté, si je n'ai pas occasion de faire la charité, je serai maussade toute la journée.

Vialord se fout à rigoler comme une baleine.

- Je le savais, que j'allais vous faire rire ! Ah, vous voilà bien, les fameux ! Les misères des autres vous laissent froids.

- Allons, allons, vous emballez pas ! Si je rigolle, c'est que je pense que si vous devez être grincheux, jusqu'à temps que vous ayez dégotté un type à qui faire l'aumône d'une rondelle de cuivre, vous risquez bougrement d'être grincheux à perpète.

- Je ne comprend pas.
- Oui ! vous avez le comprendre difficile : pour faire un civet il faut un lièvre, de même pour faire l'aumône il faut un pauvre. Or, en Algérie, un pauvre est un lapin qui n'existe plus.

- Comment, plus de pauvres ! Vous vous moquez ? Tout le monde ne peut pas être riche, pourtant...

- Ah, le cochon ! Pas mèche de lui rien faire entendre. Je vous ai déjà dit que nous n'avons plus ni riches, ni pauvres. Mais foutre, regardez donc autour de vous ! Tenez, arrêtons-nous un instant... Là, il en défile des types, devant

vous ! Y en a-t-il un seul qui ait une gueule misérable ? Y en a-t-il un qui ait des ripatons faisant risette au ruisseau ? En voyez-vous, avec un grim pant ne leur tenant plus aux fesses ?... Rendez-vous compte, mille tonnerres !

En effet, devant nous, défilait une ribambelle de bons bougres. Dire qu'ils rigolaient tous, ça serait idiot ; mais, on lisait sur leur tronche qu'ils n'avaient plus les emmerdements d'autrefois, et qu'en se rendant à leurs occupations ou à leur besogne, ils n'avaient pas le trac de tomber sur un patron canulant qui le saque illico.

Fallait pas être bien malin, pour voir qu'ils ne traitaient pas après un déjeunier, et que s'ils allaient à l'atelier, c'était pas comme ils seraient allés au baigne, mais bien comme autrefois nous allons chez le troquet.

Eh oui, je l'ai compris, mais seulement un peu plus tard, qu'on a autant de plaisir à turbiner, à faire aller ses membres, quand il y a un bout de temps qu'ils n'ont pas fait de mouvement, histoire de se dégourdir ; comme on a de plaisir à se rincer la dalle, quand on a la gueule sèche comme un four à plâtre, histoire de se rafraîchir.

- Ah, nom de dieu ! que je fais, quand on eut poirotté un bon moment à reluquer les mines réjouies des gas du pays ; si Tartouillard a la manie de faire l'aumône le matin, moi j'en ai une autre : c'est celle de tuer le ver. Un petit verre de dur m'est nécessaire. Y a donc pas de troquets par ici ? S'il y en a pas, j'en suis pas.....

- Sacré Peinard, que réplique Vialord en me foutant un renforcement, toujours farceur ! Non, y a pas de bistrots, mais y a à quêquer chose qui en tient lieu : entrons là, les amis.

Belle turne, nom de dieu, que celle où nous poussait le copain : ça un bistrot ! c'eût été plutôt une chouette serre, tant y avait de verdure, de plantes et de fleurs galbeuses. Il faisait bon là-dedans, une bonne fraîcheur, qui était douce à endurer.

Vialord passe devant nous, et on va s'assoier à une table, quasiment engoncée dans la verdure.

- Que prenez-vous ? dit Vialord.

- Appelons le garçon !

- Encore ! Sacrés nom de dieu de

caboches arrières ! Laissez donc vos salopises : y a pas de garçon ici.

Du même coup, il décrochait un petit appareil, pendu à portée de main, et que nous n'avions d'abord pas aperçu, quoiqu'il fut bougrement visible et accompagné d'inscriptions indicatives ; chacun dit son gout, et Vialord téléphona.

Une demi-minute après, un jeune gas rapliquait, portant les consommations sur un plateau, et nous les foutant sur la table, déguerpissant illico.

- Ah ! on est bien ici, que je fais en étirant mes guibolles.

- Quoi donc, t'es déjà fatigué ? me demande Vialord.

- Non ; mais vois-tu, il nous en passe de tant de sortes sous les quinquets, depuis quelques jours, que ça nous brouille un peu... Mais, puisque nous voilà dans un bath troquet, donne-moi des explications. Vois-tu, je préfère des explications en détail, données au fur et à mesure que les choses nous passeront sous le nez, qu'un tas de raisonnements à perte de vue, où je ne comprendrais goutte. Donc, comment ça fonctionne, ici ?

- Dans une salle à part, est installée un tableau avec des cases en même nombre qu'il y a des tables ; si bien que quand un consommateur téléphone, on sait où il est assis. Illico, un copain tire aux robinets, ou aux bouteilles, les consommations demandées ; un autre les prend et les apporte.

- Foutre, des boîtes chiquement montées, comme celle où nous sommes, ça doit coûter chaud d'installation. Y en a-t-il beaucoup à Alger ?

- Ah ça, Père Peinard, tu ne vas pas faire comme ton marchand de molletons ! Nous ne regardons pas à la dépense, nom de dieu : il suffit qu'une chose soit utile pour qu'on la foute en pratique. Partout ou le besoin de cafés se fait sentir on en ouvre... Faut même pas vous figurer que tous les établissements sont coulés dans le même moule : c'est les cafés jardins, du genre de celui où nous sommes, qui dominent vu que ce qu'on cherche ici, c'est de la fraîcheur. Quoique ça, y a des cafés de divers genres avec des peintures pleins les murs, des décorations épatantes.

(A suivre.)

Paris. — Soirée familiale, salle Charles, boulevard Barbés, le dimanche 26 octobre, à 8 heures et demi du soir.

Chants, poésies révolutionnaires, avec Paillette, Brunel, La Purge, Faure, Gilles, Brunet, Pas d'Erreur, Tortelier, et les compagnes Fanny, Blay, Duprat, Mathilde, Marianne, etc.

Causerie par la compagne Ita Bruguère.

— Groupe anarchiste du XIII^e; grande conférence publique par le compagnon Leboucher, le dimanche 26 octobre à 3 h. 1/2, salle Garnier, 28, rue des Cinq-Diamants.

Ordre du jour : Les maux sociaux.

— Samedi à 9 heures du soir, réunion du Groupe, 11, Place d'Italie.

— Grand meeting public et contradictoire, organisé par le groupe d'études sociales des travailleurs anarchistes du XII^e arrondissement, salle Mazarin, 166, rue de Charenton, le dimanche 26 octobre, à une heure et demie précise.

Ordre du jour : 1^o De l'attitude des anarchistes devant les différentes écoles socialistes. 2^o L'Anarchie c'est l'ordre, l'autorité c'est le désordre.

Orateurs inscrits : Tortelier, Leboucher, Sébastien Faure, Bébin, etc.

Entrée, 15 centimes.

Le citoyen Caumeau, conseiller municipal est invité.

Grenoble. — Un groupe anarchiste de Grenoble a pris l'initiative de fonder un journal qui prend pour titre *l'Insurgé* et tend à étendre avec le concours de tous les compagnons décidés à l'action révolutionnaire, le vrai principe des revendications sociales anarchistes.

Le journal paraîtra pour le premier novembre à 5 centimes le numéro.

Adresser les demandes à l'administration de *l'Insurgé*, 4, rue de la Fédération, impasse Bakounine, Grenoble.

Reims. — Le groupe la *Jeunesse libertaire* du 3^e canton, convoque les anarchistes tous les samedis au café Saint-Maurice.

Les travailleurs soucieux de leurs intérêts sont convoqués pour discuter la question sociale.

Le groupe la *Jeunesse libertaire* désire entrer en relations avec le groupe la *Jeunesse libertaire* de St-Denis. — Pour les communications s'adresser au compagnon Kaision, rue Barbâtre, 149.

Troyes. — Il y a un mois, les socialos à la manque avaient organisé une conférence publique (avec 10 ronds d'entrée) et contradictoire (pas pour les anarchos).

Le blousard Thivrier était venu pour présider, et Guesde pour tenir le crachoir ; quand le grand chef eût fini, un copain de Paris, que les anarchos de Troyes avaient fait rappliquer monta à la tribune et jaspina chouettelement ; aussi le populo applaudit.

Mais ça ne faisait pas l'affaire des prétendus socialos et le bureau commença le boucan. La « Blouse » leva la séance et il fut impossible au compagnon de continuer.

Alors les groupes anarchos de Troyes décidèrent qu'ils organiseraient une réunion publique, gratuite et contradictoire et c'est le samedi 1^{er} novembre, à 2 heures de l'après-midi, au salon de Mars, 1, rue de la Paix, qu'elle aura lieu. Ordre du jour : Suffrage universel et parlementarisme, autorité et liberté, etc.

Orateurs inscrits : la compagne Eliska, les compagnons Martinet, Leboucher, de Paris et Paul Martinet, de Troyes.

Le soir, même salle, grande soirée familiale suivie de Tombola. Prix d'entrée 50 centimes donnant droit à une consommation et à un billet de tombola.

Le compagnon Luss, vient de rééditer, la Défense du Chiffonnier et la Grève de Cholet : 10 centimes l'exemplaire, 5 fr. le cent.

Adresser les demandes à H. Luss, 108, avenue de St-Ouen. Paris.

Petite Poste. — C. La Grive. — T. Mézières. — B. Liège. — R. Houdan. — L. Alger. — P. Terrenoire. — L. G. Hastings. — U. M. Nantes. — G. Marseille. — Bib. du XIX^e. — F. Amiens. — T. St-Quentin. — C. Bessèges. — O. Reims. — reçu galette, merci.

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,
120, rue Lafayette, Paris.